

CE QUI VIENT DE NOS MÈRES

Exposition sonore dans le cadre des Journées européennes du patrimoine

À partir du 15 septembre



www.vaulx-en-velin.net

L'ATELIER
LEONARD DE VINCI

JOURNÉES DU
MATRIMOINE

Matrimoine + Patrimoine =
notre héritage culturel commun

HF+

Auvergne
Rhône-Alpes



MÉTROPOLE DE LYON



AGNÈS

Ma mère a eu un parcours assez particulier, elle est née en Pologne en 1921, elle est décédée à pratiquement 100 ans, à trois mois près.

Au moment où la guerre de 39-45 a été déclarée, elle a été prise dans une rafle à Lodz, sa ville natale. Elle a été emmenée dans un camp de travail. C'est là qu'elle a fait la rencontre de mon père et c'est là aussi que je suis née.

Je pense qu'elle a choisi mon père non pas par amour mais surtout parce qu'elle était sûre qu'il la protégerait tout le temps. Je crois que c'était par sécurité. Ce qui veut dire que c'est un parcours un peu compliqué parce que quand on épouse quelqu'un par raison, évidemment la vie est semée d'embûches ensuite.

Ma mère n'aimait pas parler de la guerre, mon père non plus.

On a appris des bribes de choses, petit à petit. Je pense que c'était trop douloureux pour eux de se rappeler ce qu'ils avaient vécu. Ils ont connu la faim, évidemment, c'est sûr.

Je suis née dans le camp le 16 mai (1945) et le camp a été libéré à peu près à cette période-là, même si l'armistice a été signé le 8.

Le camp a été libéré par des Russes. Les premières lignes russes, c'était des gens redoutables, des repris de justice pour la plupart, d'après ce que ma mère et mon père m'ont raconté. C'était assez dramatique, il y a eu des malversations pas possibles, des viols... Ma mère était enceinte jusqu'aux yeux alors elle a échappé à cette délivrance, on va dire.

On est rentré en France - je faisais partie du voyage. On ne me donnait pas six mois à vivre, pour vous dire dans quelles conditions elle a dû m'attendre. Deux ans après, mon père a trouvé une situation en Ethiopie, en Somalie pour de la construction de lignes de voies ferrées. Tout le reste de leur vie s'est passé en Afrique : Soudan, Somalie, Ethiopie en grande partie, une partie en Centrafrique aussi.

Ma mère s'occupait de la maison. Elle a vécu comme bien des femmes de résidents à l'étranger. Une vie relativement superficielle, qu'on ne trouve pas en France ou seulement dans des couches de société assez particulières.

Ma mère, je m'en souviens comme de quelqu'un qui se maquillait, que je regardais se préparer, se pomponner... Mais j'ai été élevée par une nounou. C'est ma nounou qui m'a fait grandir et qui m'a donné une bi culture.

Je pense que j'ai hérité d'une sensibilité à la nourriture, probablement parce que ma mère a dû avoir faim en m'attendant. Un de mes engagements concerne les associations qui se préoccupent de la faim des gens. C'est la première chose pour arriver plus tard à réfléchir. Il faut manger pour pouvoir être en possession de ses moyens.

La qualité de la nourriture aussi, pour avoir un corps en bonne santé et pouvoir ne pas être malade, c'était un peu sa phobie. Tomber malade et être dépendante a été sa grande peur toute sa vie, à la fin en tout cas.

Je crois qu'elle m'a transmis beaucoup de détermination, de la suite dans les idées. A partir du moment où je pense quelque chose, où j'ai décidé quelque chose, je vais tout faire, mettre le temps, mais j'arriverai à ce que je veux et ça c'est une de mes qualités.

Elle nous a transmis aussi par l'éducation le fait de pouvoir naviguer dans n'importe quelle couche sociale, d'être à l'aise partout.

D'elle, également, vient peut-être cet attachement assez fort à mes enfants, pour lesquels je suis toujours très présente, très attentive. Par contre, moi, je leur manifeste ma tendresse. Mon père était quelqu'un qui manifestait sa tendresse, qui était très chaleureux. Ça crée chez les enfants un état d'insécurité quand il n'y a pas de manifestation de tendresse.

J'ai hérité aussi de sa volonté de garder une certaine forme physique. Jusqu'au bout elle a fait de la gymnastique. Elle s'est entretenue jusqu'à pratiquement son décès, à vouloir être autonome. J'ai hérité de ça parce ce que c'est ce que je pratique, cette espèce de modèle de vie et de prise en charge de soi-même.

Autrement, ce qu'elle m'a légué en matière d'objet...

Elle avait la marotte des salons. Alors tous les salons que j'ai eu dans ma vie - et mes sœurs aussi d'ailleurs - c'est elle qui les a achetés, c'était à son goût et c'était ce qu'elle voulait. Ça nous a toutes fait rire.

J'ai des enfants qui ont plus de cinquante ans maintenant et à chaque fois ça me surprend. Ma mère n'avait pas la notion de l'âge. De ça j'ai hérité aussi. Elle était toujours étonnée de voir qu'elle était arrivée aussi loin dans l'existence et quelque part dans sa tête elle ne vieillissait pas. Je suis surprise quand je vois mon âge et je me dis : « Oh la la! Quand même, c'est considérable ! »



ESTHER

Pour les intimes, les amis, c'était Popo. Elle est née le 24 juillet 1940 et décédée le 9 octobre 2002. Elle vivait à Sainte-Marie, au Nord de la Martinique. Elle était la deuxième d'une famille de neuf enfants - l'aîné était un garçon - si bien qu'elle s'est occupée de tous ses frères et sœurs. Parce qu'aux Antilles il fallait qu'elle prépare le manger pour ses frères et sœurs, qu'elle les change et qu'elle fasse les travaux de la maison. C'était dur. Elle n'a pas eu une vie facile. Quand elle était aux Antilles, il n'y avait pas l'eau courante, il fallait aller chercher l'eau à l'aide d'une cruche, portée sur la tête. Il n'y avait pas de frigo. Ce n'était pas évident. C'était les riches qui allaient à l'école. Maman n'a pas tellement connu l'école. Elle est allée jusqu'à son certificat d'étude, jusqu'au CM2. Après elle a dû se mettre aux tâches ménagères, vu qu'elle était l'aînée des filles.

Elle s'est mariée en 1959 et est venue en France à 23 ans grâce à mon papa qui était parti par le bumidom (*). Quand il a trouvé un travail il a fait rentrer maman, moi et mes deux autres sœurs.

C'était une première pour maman de prendre le bateau. On avait pris le bateau avec une assistante sociale parce qu'on était très jeune et que maman ne connaissait pas du tout la France ; cette dame était là pour nous aider à voyager. On est arrivé au Havre et après on a pris le train pour arriver en gare de Perrache.

On était nombreux on était sept enfants et il n'y avait que papa qui travaillait. Maman nous a éduqués comme elle a pu. Ce qui n'était pas évident car on se suit pratiquement tous d'un ou deux ans. Elle était dure, sévère, très autoritaire mais elle était vaillante. Elle nous a éduqués quelquefois avec le bâton et la ceinture, mais je ne regrette pas notre éducation. Elle nous a bien appris la politesse, à respecter les gens, à se respecter et ça c'est des valeurs extra.

Maman nous faisait rire car elle nous disait qu'elle avait eu tous ses bacs, elle disait : « J'ai eu mon bac à fleurs, mon bac à sable, mon bac à ordures, même mon bac à caca » (en référence au pot de chambre qu'elle avait utilisé aux Antilles). Quelquefois, selon son humeur, elle nous traitait de mermouton, mouton bélier, ich klaxon, Ich titut... peut-être que les Antillais reconnaîtront ce vocabulaire ou est-ce que c'était vraiment le vocabulaire de maman ? ... Nous ça nous faisait beaucoup rire.

Elle nous parlait toujours en créole, surtout quand elle voulait nous disputer. Papa, lui, préférait qu'on parle français, il disait que c'était mieux pour l'école. Maman disait : « Ah non, non, non ! Je parle pas français, c'est créole qu'est ma langue donc c'est créole que je parle aux enfants ». Maintenant, je suis contente que maman ait parlé créole parce que je comprends les Antillais qui le parlent.

Elle donnait des conseils aux gens, elle leur parlait comme si c'était une maman pour tous les Antillais qui venaient à la maison. Tout le monde l'appréciait. A la maison il y avait toujours du monde pour boire ou manger. Maman était très généreuse et serviable. J'ai le souvenir que quand il y avait des mariages tout le monde la sollicitait pour la cuisine. Tout le monde trouvait bon ce qu'elle faisait. Elle était dans les mariages, les baptêmes et même à l'église, elle faisait le manger.

Elle nous a transmis cela : la générosité, le partage. Avec mes sœurs et frères on a grandi comme ça et maintenant, c'est en nous ces belles valeurs.

Une coiffe créole en héritage

« Ma mère m'a donné sa tenue traditionnelle, que je mets pour les grandes occasions.

Il s'agit d'une grande robe et d'une coiffe à trois pointes. En Martinique, la façon de nouer et le nombre de pointes de la coiffe a une signification bien précise et révèle la disponibilité amoureuse de celle qui la porte.

Une pointe = cœur à prendre

Deux pointes = déjà prise mais la chance peut sourire aux audacieux

Trois pointes = femme mariée, cœur définitivement lié par le mariage

Quatre pointes = cœur susceptible d'accueillir encore des amants ».

Au temps de l'esclavage le port du chapeau étant interdit à la Martinique, les affranchies avaient appris à nouer leur foulard en madras afin d'en faire de véritables coiffes.

(*) Bumidom : Bureau pour le développement des migrations dans les départements d'outre-mer, organisme public français chargé d'accompagner l'émigration des habitants des départements d'outre-mer vers la France métropolitaine. 1963 – 1981.



ZOHRA (mère de Lila)

Ma mère est née, a grandi et s'est mariée à Mascara.

Elle a eu 14 enfants. On n'a pas tous grandi à Mascara parce qu'on est parti à Oran. Ça a été dur pour ma mère mais elle a eu beaucoup de courage. Elle n'a jamais travaillé.

Elle a perdu beaucoup d'enfants. De quatorze enfants on est arrivé à cinq.

Elle a été courageuse car, non seulement, elle a perdu des enfants, mais on lui en a enlevé un. Elle avait des jumeaux, Kader et Miloud. C'était pendant la guerre, les enfants n'étaient pas bien allaités. La clinique où ils sont nés proposait une aide alors elle déposait Miloud pour n'avoir à s'occuper que d'un enfant. Quand elle est retournée un soir, ils lui ont donné un autre enfant, très malade, elle a dit : « Ce n'est pas mon enfant ». Ils lui ont répondu : « C'est votre enfant, vous le prenez et vous partez, vous ne revenez plus ». Elle a pleuré, elle a souffert des années. D'ailleurs quand elle va chez un médecin ou voit quelqu'un qui lui parle gentiment, elle dit : « Peut-être que c'est mon enfant... qui a grandi... ».

Ça lui reste toujours, c'est très triste.

C'est une femme très patiente, chaleureuse. Elle partage facilement, même si elle n'a pas les moyens, elle donne ce qu'elle a dans son armoire. C'est une femme qui a aidé beaucoup de gens malheureux. Pendant la guerre on s'entraidait pour les repas ; elle nous envoyait pour aider des personnes handicapées, pour faire le ménage, faire des achats...

Elle nous a toujours dit : « Y a pas mieux que le respect. Le respect et l'aide, ça nous donne du courage à nous-même et on est protégé ».

C'était une chose pour elle. Elle a transmis la patience, la gentillesse de partager. Le peu on le partage.

De notre mère on a appris à faire le couscous, comment présenter les plats. Avec le couscous y avait toujours le petit lait, des raisins. On avait de la vaisselle correcte avec des jolies serviettes, de l'eau sucrée et des jus de fruits préparés par ma mère, du citron ou des oranges. Elle faisait une table jolie comme tout.

Avant que je me marie elle m'a offert deux bracelets en or. Elle les avait de sa mère. Je les ai toujours, je ne les porte pas souvent. C'était mon héritage. Elle me les a donnés devant mes frères, mes sœurs pour qu'il n'y ait pas de problème. Elle a dit : « C'est ma dernière, bientôt je vais partir et je veux que ces bracelets soient à elle ».

Elle nous a inculqué la religion qui nous a appris la sagesse. Ça nous a aidés jusqu'à maintenant. Je ne regrette rien.



LILA

Zohra est née le 12 décembre 1945 à Mascara en Algérie. Elle a vécu jusqu'à l'âge de 19 ans en Algérie.

Elle a eu plusieurs grossesses, une fausse couche avant moi, quatre filles et un garçon ensuite.

Elle a fait énormément de choses. Elle s'est construite avec peu de bagages scolaires mais elle a toujours essayé de s'instruire, de continuer à se former, de s'ouvrir à tout ce qui se passe dans ce pays. Elle a appris beaucoup et nous a appris beaucoup.

Elle a commencé à travailler à temps partiel, elle a fait des petits boulots. Elle a travaillé pendant longtemps en tant qu'assistante maternelle à domicile, ensuite en crèche.

C'est une femme qui portait très bien les tenues occidentales. D'ailleurs, je me souviens quand elle allait chez la couturière, une dame à la Grappinière qui lui faisait porter des vêtements et lui disait : « Qu'est-ce que vous êtes élégante ! ». C'est une femme qui se maquillait, mais juste ce qu'il faut. Sans être trop sophistiquée, elle avait cette beauté naturelle, d'ailleurs qu'elle a encore maintenant. C'est vrai qu'avec le voile, il y a forcément un changement, mais elle garde ce visage pas trop ridé, puis cette beauté intérieure qui transparait de par sa générosité.

Elle m'a toujours appris qu'il faut travailler correctement, qu'il ne faut pas laisser derrière soi des choses... Elle m'a appris la bienveillance, car elle a toujours aimé travailler auprès des autres. Moi, je suis infirmière de profession. Elle m'a transmis ce goût-là d'aller vers les autres, d'être dans le soin ; ainsi que la patience envers les personnes qui sont en difficulté, les personnes handicapées, les personnes qui sont dans le besoin. Elle m'a transmis cette générosité. Elle m'a appris à recevoir les gens, à faire en sorte que les gens se sentent bien à la maison.

J'ai appris d'elle la cuisine, aussi bien du Maghreb que la cuisine occidentale. Elle avait un objet, que j'ai chez moi, que j'utilise, c'est le keskes. Un couscoussier qui vient de sa région, de Mascara. Cet objet me rappelle ma mère. Même l'odeur du couscoussier me rappelle ma mère, cette odeur de raphia quand je l'utilise. Je me rappelle tout de suite sa cuisine, je suis transportée auprès de sa cuisinière. C'est quelque chose qui me tient à cœur.

C'est une personne qui a beaucoup de résilience. Elle relativise toujours. Elle ne porte pas directement un jugement, elle va d'abord écouter, peser le pour et le contre, essayer de comprendre, de trouver une solution. C'est vraiment quelqu'un qui vous encourage. C'est magnifique !

C'est quelqu'un qui a la foi. Elle m'a appris beaucoup par rapport à ça et j'essaie d'en tirer les enseignements. C'est une femme positive, globalement ; une femme très généreuse. J'aimerais arriver un jour jusque-là.



ZAZA

Ma mère s'appelait Tassadit, elle est née le 18 mars 1928 en Algérie, dans un petit bled de Kabylie.

Elle m'avait raconté plusieurs fois qu'ils l'avaient mariée de force à une personne âgée et qu'elle s'était sauvée. Elle nous l'a toujours répété, parce que ça l'a beaucoup marquée. Après, elle s'est remariée avec mon père. Elle est partie aussi, parce qu'il était dur avec elle. Puis elle est retournée avec lui et ils ont vécu plus de soixante ans ensemble. Elle est arrivée en France dans les années 55-56 avec trois enfants. Elle a habité le bidonville de Vaulx-en-Velin et par la suite elle a eu huit enfants, qu'elle a gérés d'une main de fer parce que c'était très dur et elle y est arrivée.

Elle était appréciée. C'est une personne qui avait toujours des bonbons dans son sac, qu'elle donnait aux enfants.

J'ai un frère qui vend des fruits et légumes, il lui en amenait et il fallait qu'elle en donne aux voisins. Elle partageait tout le temps. Ma mère, elle ne jetait rien. Des fruits et légumes, elle enlevait l'abîmé et elle les mangeait. Parfois on en jetait en cachette parce que c'était trop abîmé et je la trouvais en train de trier des trucs... Ça, elle m'y a transmis.

L'eau, elle y faisait très attention, elle n'aimait pas que l'eau coule... comme les lumières allumées pour rien. C'est vraiment des trucs que j'ai gardés.

Elle m'a transmis le respect des gens. Elle a toujours respecté les gens. Quand on allait chez le médecin, elle lui embrassait la main et toujours elle disait merci, merci... Je suis pareille.

Elle était sensible, je le suis aussi. Pour dire, ma mère pleurait tout le temps. Je me demande comment son cœur n'a pas lâché. C'était tous les jours des pleurs, pour l'un, pour l'autre, même si elle regardait un film à la télé. J'ai hérité de sa sensibilité.

Elle était forte. Parce que, depuis sa venue d'Algérie, elle en a subi...

A chaque accouchement, elle nous faisait une espèce de gâteau cuit à la poêle avec des œufs, de la farine. J'en ai fait un dimanche. Elle nous disait que les œufs c'était bon pour une femme qui venait d'accoucher. Ce qui fait qu'elle est venue avec son gâteau au miel pour mes cinq gamins. J'y ai eu droit.

Mes deux belles filles ont accouché, je leur ai fait chacune un truc avec les œufs puis le miel dessus. Ça aussi c'est une transmission.

Elle m'avait donné aussi un foulard, que je mets pour faire le ménage. Même quand il sera usé, je le garderai encore ce foulard.

Sa mort a divisé la famille, la famille est dispersée. Heureusement, j'ai trois sœurs qui habitent vers chez moi, on arrive à se voir, mais mes frères... Elle s'est éclatée la famille.

C'est ça dans la mort qui fait mal, c'est la division de la famille. Au lieu de se regrouper, on se disperse et ça c'est un manque.

On n'a pas grandi avec des je t'aime.

Ma fille... je ne lui ai jamais dit je t'aime. Elle le voit peut-être autrement, quand je lui fais des cadeaux. Elle, elle me le dira si elle m'écrit une carte postale, qu'elle m'aime, sinon elle ne me le dit pas non plus. Par contre les garçons, ils me le disent, ils m'écrivent des messages, des "je t'aime maman".

Maintenant, je vois ma belle-fille qui a quatre gamins elle est toujours en train de dire je t'aime à ses enfants. C'est beau. Grandir avec un je t'aime, c'est beau.



ANTOINE

Marie-Louise est née le 13 décembre 1936 à Paris, de parents bretons, Breton de Paris pour le père et Breton de Bretagne pour la mère. Elle s'est mariée à Lyon. Mon papa était de Sidi Bel Abbes, département d'Oran. Ils se sont mariés, il y a eu mon grand frère, Christian et moi.

Mon père est mort quand j'avais huit ans. Il a laissé un tout petit commerce, un étal sur le marché, il a demandé à ma mère de ne pas abandonner car c'était sa liberté.

Je peux dire que ma mère en a fait un des plus beaux bans de Lyon.

C'est une taiseuse, c'est une femme réfléchie qui ne s'emballe pas. On ne peut pas dire qu'elle hésite, mais elle ne s'emballe pas, elle se retient.

C'est une solitaire, elle est dans son monde et c'est quelqu'un de fort. Avec elle, on sait que le résultat est probant. C'est la patronne, c'est celle qui a tout traité avec ses enfants accrochés à sa robe. On ne voyait pas arriver une femme... quand on la voyait arriver, c'était une femme d'affaires. Fallait tout traiter, au même niveau que le camion !

Son père lui avait appris très jeune à lire Zola, à avoir une idée bien précise de la vie, de ce qu'elle pouvait nous réserver et c'était pas le cinéma ! Ma mère a été éduquée en ce sens.

Elle nous a choisi les livres. C'est elle-même qui les protégeait, pour qu'ils durent longtemps. Moi, j'ai toujours aimé lire, mon frère aussi. On lisait par terre, dans toutes les situations, mais il fallait quand même de temps en temps nous rappeler à l'ordre, parce qu'il y avait les tâches ménagères... La lecture ça construit les enfants mais ça construit aussi dans l'ordre.

Elle disait : « le papa est parti, moi je risque de partir aussi. Alors vous allez essayer de tout apprendre ».

J'ai appris à tricoter, j'ai appris à coudre. Quand j'étais enfant, quand on avait à coudre un bouton :

« - Maman, j'ai un bouton que...

-Il est où le bouton !

-Ben j'sais pas.

- Je t'ai dit de venir me voir avant qu'il tombe. J'ai ça à coudre, regarde ! Je te l'ai montré l'autre jour.

-Oui, mais j'ai oublié...

-Je te remontre mais c'est la dernière fois ! »

Ma mère m'a clairement montré, elle ne m'a pas expliqué, le respect de la parole donnée.

Elle a promis à mon père, sur son lit de mort : je ferais ce que tu m'as demandé.

Elle a oublié tout le reste.

On allait au marché gare, on était accrochés à sa robe. On voyait arriver ma mère avec ses deux enfants.

On a appris : On se rassemble, on ne s'éparpille pas. Toutes ces choses-là, moi, à mon âge, ça revient.

J'ai ce truc là, tout ce qui touche les miens, je le conserve. Il y a des objets qu'elle m'a donnés, que j'ai laissés chez elle parce que c'est sa vie à elle. Comme la montre de mon père, des petites affaires, des bijoux...

Jeunes, mes parents sortaient le soir après la fermeture des magasins -comme ça, étant donné qu'ils n'avaient pas d'argent, ils n'étaient pas tentés. Ils avaient pris l'habitude de s'arrêter devant la vitrine d'un petit bijoutier de la Guille où se trouvait une petite broche en forme d'oiseau, avec une goutte d'eau au bout du bec, que ma mère aimait regarder. Un jour, il n'y avait plus ce petit oiseau. Elle a dit à mon père : "Oh Tony, notre oiseau il est parti"... Finalement, ils sont entrés dans la boutique car mon père, sans lui dire, l'avait acheté.

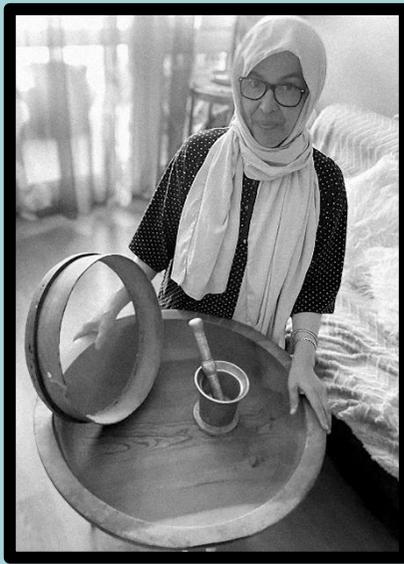
Le rapport aux objets avec ma mère, ce n'est pas compliqué. Ce qu'on a, on l'a gagné, on ne l'emportera pas. Quand on part, on ne l'emporte pas. Quand on peut en faire profiter du vivant, c'est déjà bien. Il y a des choses qui me sont accordées pour plus tard, mais le plus important, c'est la valeur qu'on attache à ces objets.

Ce qu'elle m'a apporté le plus je ne peux pas le mettre dans ma poche.

L'image de ma mère, ce qui représente bien ma mère, c'est le ban, c'est ce qu'elle a fait.

C'est un œuf : y a le blanc, y a le jaune, y a mon père et ma mère.

Ça ! Elle sera plus là, qu'on en parlera encore. C'est la représentation d'une mère qui s'est oubliée pour que les gosses aient quelque chose... Une chose qu'on ne perçoit pas quand on est gosse : quand elle lève les yeux au ciel, elle dit à mon père : je ne t'ai pas menti, je t'ai dit que je le ferai.



HANA

Ma mère s'appelle Zakya, elle a 83 ans, elle est née en Algérie, le 23 mai 1941. Elle est l'aînée de sa famille. Ils sont douze enfants, six filles, six garçons. Elle a vécu en Algérie. Elle habite dans une petite ville qui s'appelait Philippeville avant et Skikda maintenant. Elle s'est mariée jeune et son mari est décédé durant les combats en Algérie.

Après elle a travaillé à l'hôpital comme aide-soignante. Elle s'est mariée avec mon père. Elle a eu six enfants, quatre garçons et deux filles, dont je suis l'aînée.

J'ai beaucoup pris du caractère de ma mère. J'ai pris son sens de la responsabilité. Ma mère est quelqu'un de très raisonnable. Si elle a un centime, elle gère un centime, elle ne va pas dépenser cinquante centimes. Elle sait gérer.

C'est quelqu'un qui ne se plaint jamais. Quelqu'un qui donne sans rien attendre en retour.

Ma mère, elle ne demande jamais de l'aide à quelqu'un et moi je suis pareille. Même si je suis jusqu'à là... J'essaie de m'en sortir toute seule.

Elle nous a donné tout ce qu'elle pouvait. Matériellement, elle s'est occupée de nous, on n'a manqué de rien.

Elle aidait mon père qui avait son salaire, mais qui ne savait pas trop gérer. Ma mère, c'était le pilier de la maison, de la famille.

Ma mère, avec une patate et une carotte, elle faisait un repas. Elle ne va pas taper chez la voisine en disant « donne-moi une carotte, donne-moi... ». Ma mère, elle fait à manger avec ce qu'elle a à la maison.

Son salaire, elle le gérait, elle a pu acheter des appartements là-bas. Elle nous a mariés, elle nous a acheté tout ce qu'on voulait...

C'est ce que je fais maintenant pour mes enfants.

J'ai un salaire, quand il arrive, je paie mes factures en premier et le reste, je le mange au compte-goutte jusqu'à la fin. Même si je n'ai pas de petit déjeuner, il reste le pain rassis. Je le mets dans le lait et les œufs et je fais du pain perdu.

Ma mère ne peut pas dire je t'aime. Elle fait des trucs pour le montrer.

Elle n'est pas souriante, c'est rare de voir le sourire de ma mère.

Elle est comme ça mais c'est quelqu'un de très généreux, qui nous a donné beaucoup.

Avec mes enfants je suis dure, comme elle, mais je dis à mes enfants que je les aime, j'embrasse ma fille. Moi, ma mère elle ne m'a jamais embrassée. Elle n'arrive pas à montrer ses sentiments.

On a beaucoup de choses en commun. On était très complice. On fait beaucoup de projets ensemble, on se conseille.

J'ai appris beaucoup d'elle. Ma mère c'est une école. Elle m'a appris le travail, la qualité du travail. A six heures du matin je suis debout, 7 jours sur 7. Je travaille, je guide mes enfants.

Je suis très dure avec mon fils, il a 16 ans, il me craint, comme moi j'avais peur de ma mère. Mais elle m'a montré le droit chemin. Elle m'a transmis des valeurs sûres. Je veux transmettre ça à mes enfants. Mon fils, je parle avec lui tous les jours, j'insiste, je surveille ses copains ; ma fille, je surveille son téléphone, je suis comme la police à la maison.

Ma mère, elle est tranquille, je ne l'ai jamais appelée pour lui dire : "j'ai un problème".

Je souhaite plus tard que mes enfants soient autonomes, réglés dans la vie, travailleurs, droits.

Voilà, c'est ça que ma mère m'a transmis. Vraiment j'en suis fière.

J'ai un grand plat en bois, on l'utilise pour faire les gâteaux, les galettes. C'est un truc important dans la cuisine algérienne. Vous le trouvez dans toutes les maisons. Y en a des plus modernes aujourd'hui, en métal ou en plastique, mais celui-là il est en bois. Ma mère me l'a offert. Je veux le garder. D'ailleurs, j'ai dit à mes enfants : « Le jour où je ne serai plus là, vous le garder, vous ne le vendez pas, vous ne le jetez pas. Vous le transmettez à vos enfants, parce que ça c'est un héritage. J'aimerais qu'il reste éternellement dans notre famille ».

Ma mère, elle m'a offert une ceinture en or. Je l'ai depuis que je me suis mariée, jusqu'à maintenant. On est partie chez le bijoutier, tous les mois elle payait, jusqu'à la fin. Je me suis mariée. Quand j'ai divorcé, je suis retournée avec ma ceinture chez ma mère. Quand il y a des mariages, je la mets. Le jour où je ne serai plus là, elle va partir à ma fille.



NAIMA

Ma mère, elle s'appelle Saada, elle est née le 3 janvier 1952 à Tiaret, en Algérie. Elle était, entre parenthèse, d'une famille riche. Elle est d'origine algérienne, elle s'est mariée avec mon père en 1969. Quand elle s'est mariée elle a quitté sa ville natale et est allée à Mascara. Après, elle a rejoint mon père en Espagne, à Alicante, dans les années 90. Ils sont restés là-bas et j'étais la seule des enfants avec eux.

Il y a eu deux événements dans sa vie qui sont bien gravés dans ma mémoire. Sa première opération, en 1986 à Paris, après la naissance de mon petit frère et sa deuxième opération, en décembre 2009. Le lendemain, elle est décédée.

Ma mère, elle a eu son certificat de sixième. Ma mère, elle était française, elle parlait très bien le français, par rapport à moi. Parce que la sixième, à cette époque c'était vraiment l'équivalent d'un bac ou d'un master.

Elle a travaillé comme couturière. Elle était professionnelle. Elle nous cousait nos vêtements, à mon père, à ma famille. Je me rappelle qu'elle avait son coin avec la machine.

J'ai remarqué que quand elle faisait de la couture, elle faisait sans patron. Tu lui disais un truc, elle imaginait dans sa tête et coupait directement.

Ma mère, elle était simple, elle était intelligente. C'est le genre de personne qui utilise son cerveau avant sa bouche. Par exemple en cas de problème, elle parlait, elle discutait et elle trouvait la solution. Elle était calme, patiente avec les clientes.

Elle était dans la simplicité, elle accueillait tout le monde, les pauvres, les riches. Si les gens n'avaient pas d'argent elle baissait les prix ou faisait les choses gratuitement. Elle était vraiment dans la générosité. On a tous hérité de cette générosité de notre mère et de mon père aussi.

Notre maison, elle était ouverte à tout le monde.

Elle m'a transmis aussi qu'on est là pour les gens, on aide les gens, on partage, on écoute. Tous les gens qui me connaissent disent que je ressemble beaucoup à ma mère.

Je suis calme, ou plutôt fausse calme. J'observe beaucoup. Elle m'a transmis le sens de l'observation, la patience, mais la patience avec des limites.

Ma mère m'a laissé un objet, de valeur symbolique, un bijou. Mais je l'ai vu seulement une fois après son décès, il est avec ma sœur, je n'arrive pas à le porter. Mais c'est franchement un objet de valeur.

On n'était pas dans la relation d'une mère et de ses enfants, c'était plutôt comme notre grande sœur. C'est ce que je ressens. Elle n'arrivait pas à dire les choses, par exemple je t'aime ou tu m'as manqué. Je ressemble à ma mère. Nous, on n'arrive pas à dire les choses. On peut les montrer, mais on n'arrive pas à les dire.

**L'Atelier Léonard-de-Vinci remercie :
Agnès, Esther, Lila, Zohra, Zaza, Antoine,
Hana et Naïma.**

**Merci d'avoir apporté votre témoignage et
d'avoir livré un de vos souvenirs intimes.**

**Ce projet a été un travail d'équipe sur plusieurs mois,
réalisé par :
Cindy, Léa, Fabienne, Alain, Audrey, Simon, Moran,
Johann et Sandy**